AccueilRevenir à l'accueilCollectionLa correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856Collection1837-1839 : Vacances gouvernementalesCollection1837 : Guizot en retrait du gouvernement. Dorothée se sépare de son mariCollection1837 (14 septembre - 5 octobre) Item41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

Ambition politique, Discours autobiographique, Parcours politique, Politique (France), Presse, Relation François-Dorothée

Relations entre les lettres

Collection 1837 (14 septembre - 5 octobre)

Ce document *est une réponse à :*

42. Paris, Mardi 19 septembre 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-09-19
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
IncipitJe suppose que vous avez vu l’article du Temps d’hier lundi, et que vous avez deviné sans peine d’où il vient.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°78/108-109

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 159, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- II/116-122

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°41 Mardi 10 h. du soir

Je suppose que vous avez vu l'article du Temps d'hier lundi, et que vous aurez deviné sans peine d'où il vient. C'est son journal et sa façon d'agir. J'entends d'ici la conversation d'où l'article est sorti, et je nommerais, je crois, le journaliste qui a rédigé la conversation.

Avez-vous rencontré beaucoup de petites infamies pareilles ? Vraies infamies de comédies, aussi petites qu'odieuses. J'en suis et j'en serai contrarié autant et aussi longtemps que vous le serez. Malgré votre désir et les précautions prises, je n'osais pas espérer que votre nom ne parût jamais dans un journal ; mais je ne me serait par la pas permis de prédire qu'il y viendrait par là. J'ai retrouvé les quelques lignes de la Presse. Savez-vous qui les a écrites ? Mad. Emile de Girardin, celle chez qui le Duc et la Duchesse de Sutherland allaient passer la soirée. Il y a des fripons qui volent les bourses, les mouchoirs. Il y en a d'autres qui volent les noms propres, les anecdotes vraies ou fausses. Et Chaque journal a ses coureurs de faits, de nouvelles, qui vont les recueillant et les escamotant dans tout Paris, chacun où il peut, tel dans les rues, tel dans les cafés, tel dans les salons. Et plus le non est illustre, plus le fait se paye cher. Mais ceux-ci ne sont pas des faits payés : ce sont des faits fournis gratis. Quelle honte !

Je suis préoccupé de votre contrariété. Je voudrais tant vous faire vivre dans une atmosphère parfaitement calme et douce ! Connaissez-vous en même temps rien de plus ridicule, si vous lisez ces journaux là, que tout leur ardeur à démontrer pour les matins, qu'il est impossible que M. Molé tombe, impossible que je trouve des alliés pour le renverser impossible que je revienne au pouvoir ?

Je ne pense à rien, je n'essaie rien, je ne parle ministère à personne ; les journaux qui me sont amis ne mettent aucune combinaison en avant, attaquent à peine quelques actes, quelques tendances du Cabinet. n'importe; on se démène, on crie comme des assiégés sous qui une mine va sauter, qui voient commencer un violent assaut. On semble obsédé par un fantôme. Pour les patrons de la conciliation générale, c'est bien peu de sécurité. Je ne sais pourquoi je vous parle de cela. L'article de ce matin, m'a donné de l'humeur et m'a fait penser à tout le reste. Habituellement je n'y pense guère. Rien ne me paraît plus plaisant que l'agitation sans relâche, les machinations continuelles, le tourment d'esprit qu'on m'attribue. J'ai de l'ambition toujours, j'en conviens ; de l'activité au besoin, je l'espère. Mais personne ne se remue moins que moi ; personne ne méprise davantage tout mouvement, petit, impatient, prématuré. Il faut, je crois, dans la vie politique, & sous notre forme de gouvernement, inventer très peu, frapper à très peu de portes, attendre tranquillement et se contenter d'être toujours prêt & à la hauteur de la

marée montante, quand elle arrive. C'est mon goût, et je le suivrais n'eussé-je pas d'autre raison. Mais c'est aussi, je crois la vraie habilité. Je n'irai pourtant pas me coucher sur ces idées et ces paroles là.
Qu'est-ce donc que ces étouffements que vous avez eus à l'Eglise ? Certainement, il faut soigner votre santé. à chaque soin que vous prendrez, remerciez vous de ma part. Je vous soignerais si bien si j'étais toujours là ! Adieu, adieu. Il n'est pas onze heures. Vous avez encore du monde. Je vous assure que si j'y étais, je serais très aimable, aimable pour M. de Muhlinen. Adieu à demain.

Mercredi 10 heures ¼
Vous n'avez surement pas vu l'article du Temps. Vous ne m'en dîtes rien. Voyez-le. Il faut savoir où l'on en est. Je ne voudrai jamais que vous ignoriez rien de ce qui vous a touché, de ce qui nous touche de si près. Et pourtant que me fait le Temps, que me font tous les journaux du monde quand je reçois de vous une lettre comme le n° 42 ? Permettez-moi de ne pas vous en parler en ce moment. Vous savez qu'il y a des moments, bonheur ou malheur, où j'ai besoin de me taire, où je ne puis pas, où je ne veux pas parler. Mais vous m'avez ravi. Mais vous venez de me donner une joie incomparable. J'en ai besoin.
On me dit que le mariage de M. Duchâtel n'aura lieu que dans les premiers jours d'octobre. J'attends demain M. Duvergier de Lausanne qui vient passer ici 36 heures et qui m'apportera quelque chose de positif. Je n'ai pas répondu à votre question, je ne vous ai rien dit du tout. Je voulais ; je veux savoir. Je déteste les attentes vaines. Je les déteste pour moi pour vous. Mais, il faut que je donne ma lettre. Le facteur l'attend. Adieu. Adieu. Je ne sais qu'ajouter à mon adieu. Et pourtant, j'y voudrais tant ajouter. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 41. Val-Richer, Mardi 19 septembre 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1837-09-19.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/954

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur159
Date précise de la lettreMardi 19 septembre 1837
Heure10 h. du soir
DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)
Lieu de destinationParis (France)
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionVal-Richer (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification le 18/01/2024

N°41 Mardi — 10 h. du soir. 159

N°20

Je suppose que vous avez vu l'article du Temps d'hier lundi, et que vous avez deviné sans peine d'où il vient. C'est son journal et sa façon d'agir. J'entends d'ici la conversation d'où l'article est sorti, et je nommerais, je crois, le journaliste qui a rédigé la conversation. Avez vous rencontré beaucoup de petites infamies pareilles ? Vraies infamies de comédie, aussi petites qu'odieuses. Du reste j'en serai contrarié autant et aussi longtemps que vous le serez. Malgré votre désir et les précautions prises, je n'avais pas espéré que votre nom ne parût jamais dans un journal ; mais je ne me serais pas permis de prédire qu'il y viendrait par là. J'ai retrouvé les quelques lignes de la Presse. Savez vous qui les a écrites ? Madame Emile de Girardin, celle chez qui le duc et la duchesse de Sutherland allaient passer la soirée. Il y a des fripons qui volent les bourses, les mouchoirs. Il y en a d'autres qui volent les noms propres, les anecdotes, vraies ou fausses. Chaque journal a ses coureurs de faits, de

e nouvelles. Je
ui très aimable,
dieu, à demain.

l. ½.

du Temps.
t savoir où
s ignorez
touché de
Temps, que me
and je reçois
Permettez moi
t. Vous savez
lkant, où j'ai
où je ne veux
ai vous venez
J'en ai besoin.
châtel n'aura
ctoire. J'attends
qui vient
a quelque
à votre
tout. Je
les attentes
our vous. Mais
facteur l'attend.
mon adieu. Et
adieu. G

nouvelles, qui vont les recueillant et les répandant dans tout Paris, chacun où il peut, tel dans les rues, tel dans les cafés, tel dans les salons. Et plus le nom est illustre, plus le fait se paye cher. Mais ceux-ci ne sont pas des faits payés : ce sont des faits fournis gratis. Quelle honte ! Je suis préoccupé de votre contrariété. Je voudrais tant vous faire vivre dans une atmosphère parfaitement calme et douce !

Connaissez-vous en même temps rien de plus ridicule, si vous lisez ces journaux là, que leur ardeur à démontrer tous les matins qu'il est impossible que M. Molé tombe, impossible que je trouve des alliés pour le renverser, impossible que je revienne au pouvoir ? Je ne pense à rien, je n'essaye rien, je ne parle ministère à personne ; les journaux qui me sont amis ne mettent aucune combinaison en avant, attaquent à peine quelques actes, quelques tendances du cabinet. N'importe ; on se démène, on crie, comme des assiégés sous qui une mine va sauter, qui voient commencer un violent assaut. On semble obsédé par un fantôme. Pour les patrons de la conciliation générale, c'est bien peu de sécuri

Je ne sai
L'article de ce
m'a fait peur
n'y pense qu'à
que l'agitation
le tourment d
l'ambition touj
besoin, je l
moins que ma
tout mouvem
Il faut, je c
votre ferme
frapper à la
lement, et s
à la hauteur
elle arrive. C
nistre ! je pan
je crois, la vr

Je n'ai
idée et ces p
étouffemens q
certainement
chaque soir
de ma part.
j'étais toujo

peu de sécurité.

Je ne sais pourquoi je vous parle de cela. L'article de ce matin m'a donné de l'humeur & m'a fait penser à tout le reste. Habituellement je n'y pense guère. Rien ne me paraît plus plaisant que l'agitation sans relâche, les machinations continuelles, le tourment d'esprit qu'on m'attribue. J'ai de l'ambition toujours, j'en conviens ; de l'activité au besoin, je l'espère. Mais personne ne se remue moins que moi ; personne ne méprise davantage tout mouvement petit, impatient, prématuré. Il faut, je crois, dans la vie politique & sous notre forme de gouvernement, inventer très peu, frapper à très peu de portes, attendre tranquillement, et se contenter d'être toujours prêt & à la hauteur de la marée montante, quand elle arrive. C'est mon goût, et je le suivrais n'eussé-je pas d'autre raison. Mais c'est aussi, je crois, la vraie habileté.

Je n'irai pourtant pas me coucher sur ces idées et ces paroles là. Qu'est-ce donc que ces étouffements que vous avez eus à l'Église ? Certainement il faut soigner votre santé. À chaque soin que vous prendrez, remerciez vous de ma part. Je vous soignerais si bien si j'étais toujours là ! Adieu. Adieu. Il n'est

N° 41

N° 20

pas onze heures. Vous avez encore du monde. Je vous assure que, si j'y étais, je serais très aimable, aimable pour Mme de Mahlinow. Adieu, à demain.

Mercredi 10 h. 1/4

Vous n'avez sûrement pas vu l'article du Temps. Vous ne m'en dites rien. Voyez-le. Il faut savoir où l'on en est. Je ne voudrais jamais que vous ignoriez rien de ce qui vous touche, de ce qui nous touche de si près. Et pourtant que me fait le Temps, que me font tous les journaux du monde quand je reçois de vous une lettre comme le N° 42 ? Permettez-moi de ne pas vous en parler en ce moment. Vous savez qu'il y a des moments, bonheur ou malheur, où j'ai besoin de me taire, où je ne puis pas, où je ne veux pas parler. Mais vous m'avez ravi. Mais vous venez de me donner une joie incomparable. J'en ai besoin. On me dit que le mariage de M. Duchâtel n'aura lieu que dans les premiers jours d'Octobre. J'attends demain M. Duvergier de Hauranne qui vient passer ici 36 heures, et qui m'apportera quelque chose de positif. Je n'ai pas répondu à votre question, je ne vous ai rien dit du tout. Je voulais, je veux savoir. Je déteste les attentes vaines. Je les déteste pour moi, pour vous. Mais il faut que je donne ma lettre. Le facteur l'attend. Adieu. Adieu. Je ne sais qu'ajouter à mon adieu. Et pourtant, j'y voudrais tant ajouter ! Adieu. G

l'article du
avez deviné
journal et
conversation
je crois, le j
Avez vous ve
pareille, ? V
petites qu'o
autant et au
Malgré votre
n'avoir pas es
jamais dans
pas permis
J'ai retrouvé
Savez vous q
Girardin,
de Sutherla
y a des frip
mouchoirs.
mêmes propr
Chaque jour